

LE MANUSCRIT ENLUMINÉ

Thesauri non deficiem in celis. q̄
fuit nō apparet neq̄
aiea corrumpit.

Vbi enī thesaurus
ur̄ est: ibi cor ur̄
erit. *Ypolim m̄r.*

Atendite a ferm̄
tō phariseor̄. *Guse*

Vigilate in q̄i d̄.

q̄ quia nescitis qua.

si illo t̄p̄e: vigilia d̄

stabit iuxta sup̄c̄r̄

crucem ih̄u m̄a ioh̄a

ter et soror ma ne

tris ei? maria cleo

ph̄e: et maria mag

dalene. Cū uidit

sent at̄ ih̄c i. v̄r̄e

et discipulū stare

que d̄: agebat d̄r̄

ma? sue. Mulier ec

ce filius tuus. De

inde dicit discipulo:

Ecce mater tua. Et

et illa hora accepit

eam discipulus in

suam. *In die assump̄ō*

nis s̄ marie. sc̄dm̄

q̄ illoluch̄i

t̄p̄e: Int̄a

uit ih̄c in

quodā castellum: et

mulier que

eam mar

tha nomine:

accepit il

lum in domum suā.

Et huic erat soror

nomie maria. que

etiam sedes secus p̄

des d̄m̄ audiebat

uer̄ b̄i illius. *Mar*

tha at̄ scriba gebat

era frequēs multi



um. **Q**ue stetit: et

ait. nē nō est t̄i

bi cure. q̄o soror n̄i

reliquit me solam

ministrare: **D**ic̄ q̄

illi: ut me admittet.

Et respondēs dicit

illi d̄ns. **M**artha.

martha. sollicita es:

et curaris circa

plima. **P**orro unū

est necessariū. **M**a

ria optimā partē

elegit: que nō aufer

retur ab ea. **mame**

Siquis uult **est m̄r**

post me uenire.

Nihil **agapit m̄r.**

optimā q̄o nō reue

letur. **et occidit m̄r.**

Amotin et sunphora.

Videte ne quis uos

seducat. **M**ulti. **A**

moti et apollinari.

Uidens turbas ih̄c:

ascendit i montem.

Facta est cō **Bartho**

lentio inter loim.

discipulos. **Gene**

Nihil optū sū m̄r.

quod non reuelet.

In n̄l̄ s̄i ruffi m̄r.

sc̄dm̄ Luciam.

In illo t̄p̄e: **D**icit

ih̄c discipulis suis.

Siquis uenit ad

me et non odit pa

trēm suū et ma

trēm. et uxorē et

filios. et fr̄s. et soro

res. ad huc at̄ et n̄i

suū: nō potest m̄r

ē discipulus. **E**t

qui non uincit

crucem suā et uenit

post me. nō potest

Le livre au Moyen Âge

La décoration peinte des manuscrits, essentiellement médiévale, est peu à peu abandonnée avec le développement de l'imprimerie. Si l'enluminure* est d'abord une ornementation des lettres, des bordures et des encadrements, parfois même une page entière de décor, elle guide aussi la lecture en mettant en évidence les titres et chapitres du manuscrit.

Dans la société médiévale où la religion est au cœur de la vie de chacun, l'ornementation des livres religieux tient une place privilégiée. La Bible, livre de la Révélation, fait l'objet d'un soin extrême pour sa décoration par les peintures et les reliures. Aussi ces enluminures doivent-elles être exploitées avec prudence car, plus qu'un décor, elles sont chargées de sens : elles transmettent, au même titre que le verbe, la parole divine.

Aux côtés des ateliers monastiques et cathédraux, se développent, à partir du XIII^e siècle, des ateliers professionnels qui travaillent pour de riches mécènes laïcs : les livres de droit, de philosophie, d'histoire, de poésie, de chasse, sont ornés d'enluminures. Ils demeurent aujourd'hui une source documentaire d'une grande qualité.

1. Les techniques

Dès l'Antiquité, l'écriture utilise des supports variés : tablettes de cire attachées par des cordes et qui constituent les premiers livres de bois, papyrus assemblés en rouleaux (*volumen*) pouvant atteindre 12 m de long. Mais la naissance du livre tel que nous le connaissons prend forme entre le II^e et IV^e siècle avec le codex, livre constitué de feuilles pliées pour former des cahiers, et l'emploi d'un support nouveau, le parchemin. Celui-ci, fait de cuir travaillé jusqu'à offrir une surface lisse des deux côtés, est souple, facile à assembler et résiste mieux à la peinture. Fort coûteux, il est réservé aux productions luxueuses. Le papier, obtenu à partir d'une pâte de chanvre ou de coton, est une technique connue depuis le III^e millénaire en Chine qui se répand en Occident à partir du XII^e siècle.

Les formes d'écriture varient selon les outils utilisés par les copistes : des calames (roseaux taillés) ou des plumes d'oiseaux. Les encres sont obtenues à partir de minéraux ou végétaux. Sont principalement utilisés : le noir, avec du carbone mélangé à des liants, et le rouge, avec du minium (un sulfate de mercure à l'origine du mot miniature) ; les ors et argents sont réservés aux noms importants et sacrés (dorure à la feuille d'or). Les couleurs sont à base de colorants tels que le safran pour le jaune, la lazurite pour le bleu d'azur, l'argile pour les ocres mais aussi le cinabre pour le rouge, la céruse pour le blanc d'argent, le vert-de-gris, le pourpre, l'indigo et le pastel. Les recettes sont transmises de maître à élève, parfois consignées dans des traités à l'usage des enlumineurs.

Les principaux centres de production des livres sont ecclésiastiques. Avec la renaissance carolingienne, les ateliers de copie (les *scriptoria*) se multiplient dans les monastères et les cathédrales*. Dans le *scriptorium*, proche de l'église, le travail a un caractère sacré. Plusieurs personnes concourent à l'élaboration du manuscrit : le parchemin est d'abord poli, la mise en page est organisée par les lignes et les marges, le texte est copié avec le souci constant d'occuper toute la surface (les paragraphes s'enchaînent, les titres se détachent par l'usage de la couleur, généralement rouge, et les mots sont abrégés). Plusieurs copistes peuvent travailler à la transcription d'un même ouvrage que les rubricateurs ornent des têtes de chapitre et les enlumineurs du décor. On assemble ensuite les feuillets en cahiers ; ceux-ci sont cousus les uns aux autres afin de constituer le livre. La couverture fait l'objet de soins particuliers : une peau parfois sertie de métaux précieux (argent ciselé pour l'évangélaire de Saint-Nazaire).

L'écriture latine, héritière de la tradition romaine, est déclinée jusqu'au IX^e siècle, notamment l'onciale. L'écriture caroline est ensuite la plus usitée avec des lettres régulières, rondes et bien individualisées. À partir du XII^e siècle l'écriture gothique s'impose progressivement à tout l'Occident. Au XV^e siècle, avec la taille de la plume (fente du bec), le trait remonte et permet au copiste de ne plus lever la main entre chaque lettre, gagnant ainsi de la place et du temps.

2. Les manuscrits

Au Moyen Âge, les manuscrits sacrés sont les plus nombreux assurant la transmission à la postérité des Écritures Saintes. Lorsque le pape Grégoire le Grand fixe et harmonise les rituels de célébration au VII^e siècle, il faut des livres de messe : le sacramentaire contient un calendrier, le canon de la messe, les prières et les rituels (baptême, funérailles...); le graduel (ou antiphonaire) rassemble les parties chantées. Le missel les remplace dès le XI^e siècle et devient le principal livre liturgique du prêtre car il contient en un seul ouvrage les textes essentiels de la liturgie, les prières mais aussi les chants. Peu à peu le rite romain propose deux lectures essentielles au cours de la messe : l'épître et l'Évangile.

L'évangélaire présente dans un premier temps une liste de références de textes évangéliques à rechercher dans le Nouveau Testament, puis, au X^e siècle, l'intégralité des passages eux-mêmes. Recueil de la parole de Dieu, il offre une décoration extérieure et intérieure particulièrement soignée. L'épistolier contient les épîtres lues à la messe. Le lectionnaire, composé de toutes les lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament, remplace l'évangélaire et l'épistolier dès le XII^e siècle.

Les monastères produisent aussi des livres d'office, les prières de jour et de nuit qui rappellent la vie du Christ (lever du soleil) jusqu'à sa mort (coucher du soleil) : matines (office de nuit), laudes (point du jour, heure où le Christ ressuscita), prime (première heure du jour), tierce (vers 9 heures), sexte (vers midi), none (vers 15 heures, heure de sa mort), vêpres (au coucher du soleil) et complies (dernière heure de l'office de jour). Pour réciter ces différents offices, les moines disposent de psautiers et de martyrologes (les saints vénérés jour par jour). Pour faciliter la récitation privée de l'office on compose des ouvrages abrégés, les bréviaires, très utilisés par les ordres mendiants aux activités souvent itinérantes. À partir du XV^e siècle, des livres d'heures richement ornés, qui comprennent les psaumes mais aussi des passages des Évangiles, connaissent un grand succès auprès des laïcs aisés.

Avec l'importance des cultes des saints sont composés des textes lus durant l'office ou au réfectoire : ce sont les légendiers, textes hagiographiques qui racontent la vie des saints (*La légende dorée* par le dominicain Jacques de Voragine au XIII^e siècle).



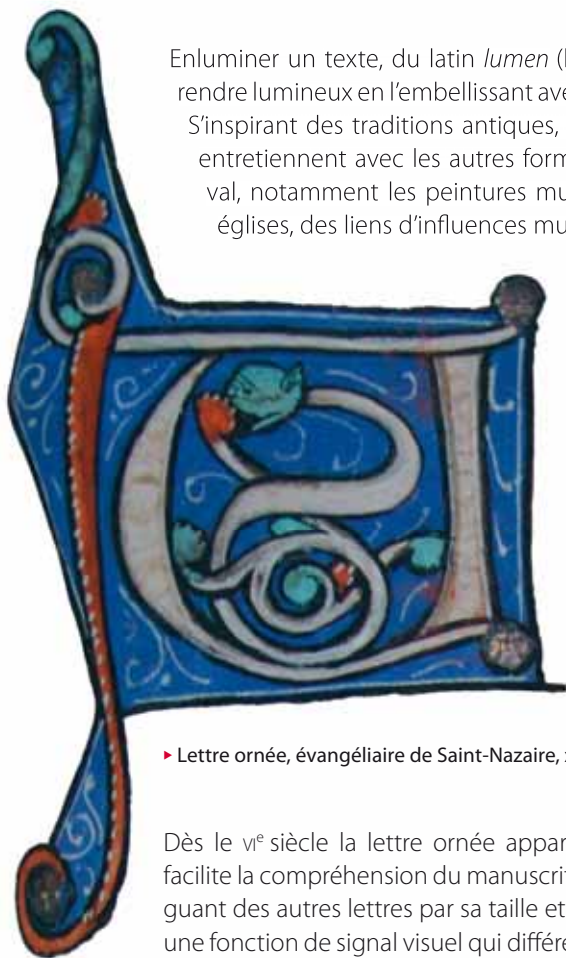
► Miniature, évangélaire de Saint-Nazaire

D'autres livres commentent, dès le XI^e siècle, le « savoir sur Dieu » : ce sont les traités de théologie qui, avec l'essor de l'exégèse, permettent de critiquer, d'interpréter les textes bibliques et les textes des pères de l'Église (Abélard). Les traités de droit sont essentiellement religieux et fondent la science canonique enseignée dans les universités alors que le droit civil se développe aussi au XIII^e siècle.

Cependant les manuscrits profanes, considérés comme utiles à la réflexion philosophique et théologique, sont essentiellement des textes de l'Antiquité classique. Ils servent d'abord à l'apprentissage de la grammaire et de la versification latine. Les textes des philosophes et poètes antiques sont toujours interprétés dans une perspective chrétienne, participant à la glorification de Dieu : Virgile et Ovide sont régulièrement copiés. Les auteurs comme Suétone, Tite-Live, César et Flavius Josèphe sont aussi étudiés. Mais du XI^e au XIV^e siècle on ne compte que 5 à 10 % de textes non chrétiens dans les bibliothèques médiévales.

3. La décoration peinte des manuscrits

Enluminer un texte, du latin *lumen* (lumière), c'est le rendre lumineux en l'embellissant avec des peintures. S'inspirant des traditions antiques, les enluminures entretiennent avec les autres formes d'art médiéval, notamment les peintures murales ornant les églises, des liens d'influences mutuelles.

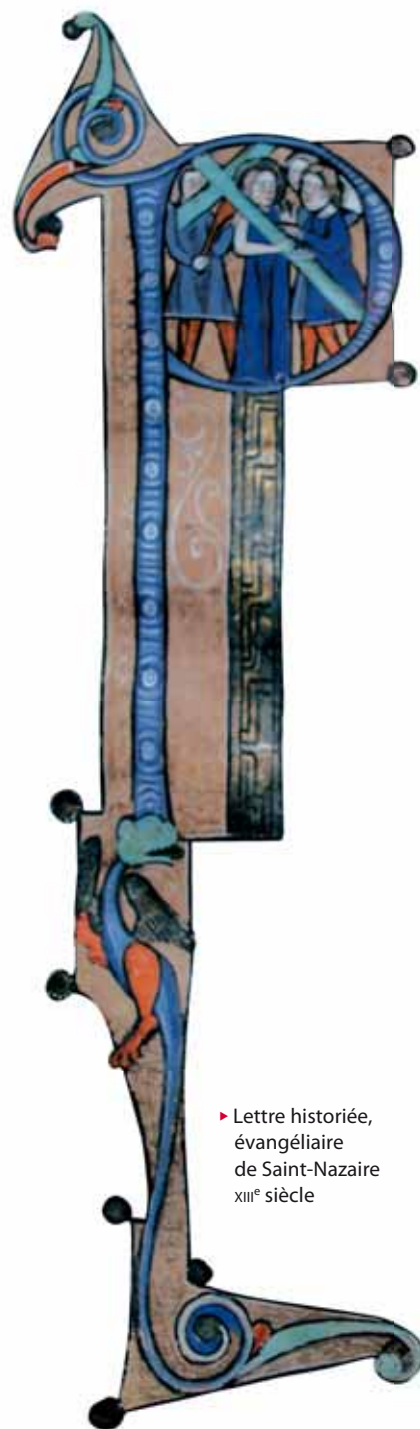


► Lettre ornée, évangélaire de Saint-Nazaire, XIII^e siècle

Dès le VI^e siècle la lettre ornée apparaît en Italie. Elle facilite la compréhension du manuscrit car, en se distinguant des autres lettres par sa taille et son décor, elle a une fonction de signal visuel qui différencie les grandes parties du texte. Dès l'époque carolingienne les lettres sont ornées de décorations végétales et animales qui s'adaptent aux formes géométriques de la lettre. En Irlande elle se pare d'entrelacs et de spirales (art insulaire). Parfois elle est rehaussée d'or et de pourpre.

La lettre historiée (ou habitée) apparaît à la fin de l'époque carolingienne. Elle sert d'encadrement à l'histoire (lettres à panse telles que les O, B, Q), les personnages et animaux pouvant devenir le corps même de la lettre (lettres à hampe telles que les F, H, P). Les décors végétaux privilégient les rinceaux d'acanthé. La lettre I (*In illo tempore...* début des Évangiles) fait l'objet d'un soin particulier car elle correspond souvent à la première lettre du manuscrit et son allongement sert à organiser la page. La lettre T a une symbolique forte par sa forme de croix.

Jusqu'au XIII^e siècle le décor est lié au texte même et à la lettre que l'on veut mettre en valeur. Puis il envahit tous les espaces libres : les ornements de la lettre courent dans les marges, les bordures représentent fleurs, fruits, feuilles, animaux fantastiques ou encore armoiries du commanditaire. Il occupe parfois une pleine page.



► Lettre historiée, évangélaire de Saint-Nazaire XIII^e siècle

4. La miniature et la figure du chevalier au Moyen Âge

Entre le ^{x^e} et le ^{xii^e} siècle, avec l'omniprésence de la guerre et la volonté de l'Église de combattre les ennemis de Dieu et de la foi, le chevalier, preux et noble défenseur de la justice, est devenu un modèle. Dans le monde féodal, il est le *miles*, le combattant professionnel à cheval qui défend une seigneurie, préserve la paix.

Jusqu'au milieu du ^{xiii^e} siècle, la carrière militaire n'est pas seulement réservée à la noblesse : les seigneurs-chevaliers côtoient des chevaliers-mercenaires, des chevaliers-serviteurs qui vivent au château, voire même des chevaliers d'origine paysanne. Mais peu à peu, avec le concours de l'Église, l'aristocratie tend à réserver l'accès de la chevalerie à ses seuls fils. Si tous les chevaliers sont nobles ou anoblis pour l'occasion, tous les nobles ne sont pas chevaliers : le coût de l'adoubement en limite l'accès, car plus le chevalier est d'un niveau social élevé, plus la cérémonie a de faste. Le coût de l'équipement est lui aussi considérable avec un armement défensif de plus en plus lourd. Il n'est donc pas rare de devenir chevalier en fin de carrière militaire. Au bas Moyen Âge l'ordre chevaleresque devient élitiste. Depuis l'enfance, le jeune noble destiné à devenir chevalier (page jusqu'à la puberté, puis écuyer) subit un entraînement intensif afin de porter une armure de plus en plus lourde, de manier les armes, de diriger son cheval.

L'adoubement

Devenir chevalier par l'adoubement, cérémonie religieuse qui rappelle par certaines formules liturgiques celle du sacre et du couronnement des rois, est d'abord une mission protectrice envers l'Église et les plus faibles. Elle lui rappelle ses devoirs lorsque le chevalier reçoit l'épée de l'autel où elle a été préalablement bénie. La cérémonie peut être précédée d'une veillée d'armes en prières et d'un bain purificateur. La remise de l'épée s'accompagne parfois d'un soufflet du seigneur sur la joue ou la nuque, geste qui se transforme pour devenir l'accolade ou colée, coup porté par le plat de l'épée sur l'épaule du chevalier. La cérémonie se termine par la remise des éperons. Puis on conduit le nouveau chevalier à son destrier, cheval de guerre sur lequel il doit faire la preuve de sa valeur lors des festivités d'adoubement. Ces fêtes sont souvent collectives et fixées aux fêtes religieuses importantes comme Pâques, Pentecôte ou Saint-Jean.

Le tournoi

Il faut, pour assurer l'efficacité des charges collectives, l'entraînement assidu des hommes et des chevaux. Ce que pratiquent régulièrement les chevaliers grâce aux tournois*, joutes* et parties de chasse. Aux ^{xi^e} et ^{xii^e} siècles les tournois opposent deux camps (ou plusieurs bandes) sur un terrain ouvert et bien dégagé. Chevaliers, mais aussi écuyers, archers et piétons en armes s'y affrontent comme dans une guerre véritable car il s'agit bien d'assiéger, de tendre des embuscades, afin de capturer adversaires et montures contre rançons. Dans cette guerre codifiée, les coups sont portés sur l'écu et on cherche à désarçonner le chevalier ; les participants peuvent d'ailleurs se retirer un moment de la bataille lorsqu'ils sont blessés ou fatigués. À partir du ^{xiii^e} siècle les tournois se déroulent sur un terrain clos, bordé de loges de bois couvertes de tapisseries où nobles et dames portent une attention particulière à leur champion. La joute, qui oppose deux chevaliers, et la chasse entretiennent l'ardeur, le courage et la rapidité du combattant et de sa monture, mais restent des « jeux » dangereux où les accidents font de nombreuses victimes.

Guerriers d'élite à cheval, les chevaliers mettent aussi un pied à terre pour combattre aux côtés des fantassins. La cavalerie est décisive par la rapidité de son intervention mais peu de chevaliers ont participé à plus de deux batailles avant le milieu du ^{xiii^e} siècle. Les affrontements limités sont plus fréquents, avec des opérations de repréailles, des embuscades où s'affrontent quelques centaines de guerriers. Plus que de grandes batailles rangées, les opérations militaires médiévales sont des assauts de forteresses et des sièges de cités. Là, le rôle des chevaliers se réduit à tenter des sorties, côté assiégés, ou à les empêcher, côté assiégeants. Ce sont les archers, arbalétriers et spécialistes des engins de guerre et de sape des murailles qui sont plutôt requis. Dans les grandes batailles, fantassins et archers jouent un rôle considérable, mais les sources les valorisent peu et préfèrent glorifier la figure du chevalier.

Depuis l'Antiquité, l'ordre équestre jouit d'un grand prestige par son recrutement aristocratique ; des cavaliers « barbares », germains et goths ont participé à l'expansion romaine. Plus tard les armées carolingiennes furent célèbres pour leur cavalerie lourde. Mais ce qui différencie la chevalerie, à partir du milieu du XI^e siècle, sont ses règles de combat avec l'utilisation de la lance tenue fermement à l'horizontale par la hampe lors de la charge et non plus utilisée par la seule force du bras comme simple javelot ou à la façon d'une pique. La lance est désormais solidaire du cavalier, lui-même maintenu à son cheval par une selle à arçons plus profonde : homme, arme et animal font ainsi « corps ». Regroupés en petites unités compactes, les chevaliers chargent l'ennemi avec une redoutable efficacité. La puissance de frappe est telle que l'armement défensif se renforce avec le heaume (casque conique muni d'un nasal qui protège toute la tête), avec des plaques de cuir bouilli puis de métal comme le haubert (longue tunique de mailles de fer), jusqu'à aboutir aux grandes cuirasses articulées, les harnois blancs des XIV^e et XV^e siècles. Face à face, les armures ne se différencient plus que par les couleurs des blasons qui recouvrent le destrier, le chevalier et son écu.

Dès le XI^e siècle la chevalerie possède des valeurs qui se diffusent dans toute la société médiévale : prouesse, par la démonstration de sa force physique lors des exploits militaires, loyauté entre pairs pendant le combat, sens de l'honneur en défendant sa réputation ou celle de son seigneur et enfin largesse, par le mépris de la richesse. Ce code de conduites, établi peu à peu grâce aux tournois, va introduire une conception moins barbare de la guerre avec moins de massacres systématiques et de déportations des populations civiles. Mais c'est surtout la christianisation des valeurs chevaleresques, par l'adoubement d'abord, puis par la croisade, qui fait du chevalier un guerrier preux qui doit faire preuve de mansuétude, un *miles Christi*, un combattant du Christ (chevaliers du Temple, de l'Hôpital, Teutoniques). L'institution religieuse, dont une partie du haut clergé se recrute parmi la chevalerie, encourage dès lors la prouesse au service des pauvres, les largesses au bénéfice de l'Église. À partir de la fin du XII^e siècle une autre influence marque l'esprit chevaleresque, la courtoisie. Ce nouvel art de vivre se manifeste par le respect absolu porté à une dame mais aussi le service d'une cause juste. Le chevalier devient alors le défenseur des plus faibles, celui qui combat le mal sans relâche.



► Chevalier chargeant, épistolier de Cambrai, XIII^e siècle



► Chevalier chargeant, tapisserie de Bayeux, XI^e siècle, détail

La tapisserie de Bayeux

Connue aussi sous le nom de « tapisserie de la reine Mathilde » ou « toile de la Conquête », c'est une broderie de 70 mètres de long sur 50 cm de hauteur. Réalisée au XI^e siècle, sans doute par des moines dans le Sud de l'Angleterre, elle relate la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie et célèbre plus particulièrement la bataille d'Hastings le 14 octobre 1066. Plus de 1 500 sujets (personnages, navires, animaux réels ou mythologiques, végétaux et édifices) ornent cette toile de lin, classée depuis 2007 au registre « Mémoire du monde » par l'UNESCO.

Toutes ces valeurs chevaleresques sont particulièrement exaltées dans l'iconographie* et la littérature médiévales. L'imagerie médiévale s'intéresse particulièrement à la figure du chevalier. Les scènes des enluminures, fresques ou peintures sur bois, le représentent lors de combats, de sièges de forteresses et de tournois. Jusqu'au XIII^e siècle on représente peu de chevaliers par scène puis leur nombre augmente dans les miniatures du XIV^e siècle, jusqu'à faire figurer, à leurs côtés, les archers et arbalétriers. Les formes de la littérature médiévale qui expriment les idéaux chevaleresques sont, elles aussi, très variées. La chanson de geste est un long poème racontant les exploits de courageux chevaliers. La poésie lyrique, *canso* chantée par les troubadours* et les trouvères*, exalte l'amour courtois, la *fin'amor*. Le roman met en scène des aventures chevaleresques qui s'inspirent essentiellement de la légende arthurienne (cf. *Tristan en prose* sur le cédérom). Le fabliau prend le contre-pied des autres genres littéraires et parodie les valeurs chevaleresques. Perçues comme extraordinaires par les contemporains eux-mêmes, les aventures des chevaliers héroïsent le guerrier, lui attribuant des exploits mythiques. Comme les saints dans l'hagiographie religieuse, ils sont des modèles par leurs comportements chevaleresques.

Le chevalier médiéval est une figure d'élite et de prestige dont les aventures héroïques et merveilleuses inspirent encore les auteurs contemporains. En témoignent tous les récits et films qui mettent en scène, du *Seigneur des anneaux* à *Star Wars*, les valeurs chevaleresques que l'iconographie et la littérature médiévales ont largement diffusées.

Yvain ou le Chevalier au lion, un roman de chevalerie



Yvain, fils du roi Urien, entreprend, dans la forêt de Brocéliande, de venger l'honneur de sa famille. Tirailé entre le désir d'aventures et l'amour, Yvain vit de nombreuses épreuves qui renforcent son caractère. L'épisode du combat pour délivrer un lion d'un serpent qui crache des flammes illustre la figure du chevalier valeureux qui sait reconnaître l'animal qu'il faut sauver (le lion, animal noble) de l'animal maléfique qu'il faut combattre (le serpent, dans la Bible, animal diabolique qui a tenté Ève). Le chevalier veut aider le bien et non le mal et il en est récompensé : le lion le suit et devient un compagnon loyal.

Considéré comme un des premiers auteurs de romans de chevalerie, Chrétien de Troyes est sans doute né vers 1135 et mort vers 1190. Il a vécu à la cour d'Henri II Plantagenêt et d'Aliénor d'Aquitaine, en Angleterre et, également à la cour de Marie de Champagne, fille de Louis VII. Ses principaux romans sont inspirés de la légende du roi Arthur et de la Table Ronde : *Érec et Énide* (vers 1170), *Lancelot ou le Chevalier de la charrette* (vers 1176), *Yvain ou le Chevalier au lion* (vers 1180), *Perceval ou le Conte du Graal* (vers 1182). Tous ces personnages incarnent les valeurs de la chevalerie et de l'amour courtois. Leurs aventures s'inscrivent dans un monde merveilleux et féérique, d'inspiration bretonne et celte. Leur quête, souvent religieuse, est aussi une quête intime, celle de soi-même et des autres, à l'inverse de la chanson de geste, où la quête est davantage collective (*Chanson de Roland*). Fait pour être lu à haute voix, le récit est riche d'intrigues variées, le chevalier affrontant des aventures toujours plus difficiles. Sa personnalité et ses sentiments évoluent au fil des rebondissements.